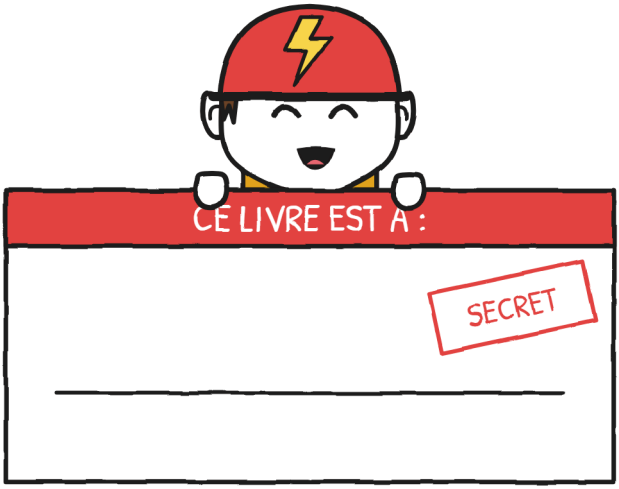


Et c'est moi qui le lis en premier. –J.

Si tu le trouves, rapporte-le. S'il te plaît.

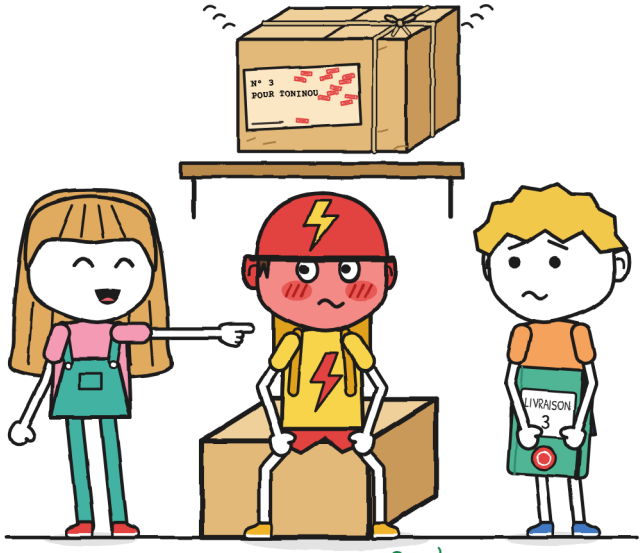
QUE DANS LE LIVRE

Ce tampon marque ce qui n'arrive que dans le livre : les vrais colis ne reviennent pas en volant. Avec un vrai vélo, c'est la dernière page qui décide. –J.

LIVRAISONS IMPOSSIBLES · 3

Retour, s'il vous plaît

Lui Eriksson



(le carnet de Gus)

TAILLE XL · Roman illustré · 13+

LIVRAISONS IMPOSSIBLES · 3
Retour, s'il vous plaît

Troisième livre de la série. Les précédents : « Ce colis mord » et « Ne pas ouvrir avant le tonnerre ».

Texte et illustrations : Lui Eriksson

Version française : LinguAula

TAILLE XL · Roman illustré · 13+

Première édition : 2026

© 2026 Lui Eriksson · info@linguaula.com

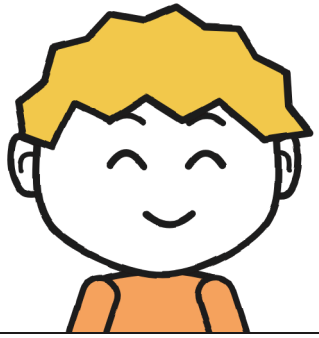
Photocopiable librement, pour la classe et pour la maison.

Polices : Andika, Patrick Hand, Caveat et Courier Prime (licence SIL OFL).

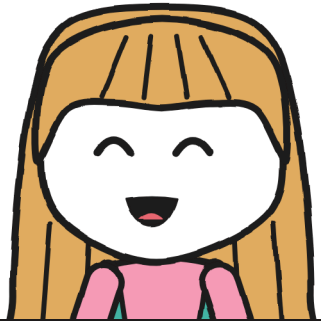
Travaille chaque chapitre sur linguaula.com

Aucun livreur n'a été blessé durant l'écriture de ce livre. Cramoisi, oui. —J.

QUI EST QUI



Gus. Livreur du samedi. Il dessine des choses que personne ne lui a demandées. Ce carnet est à lui.



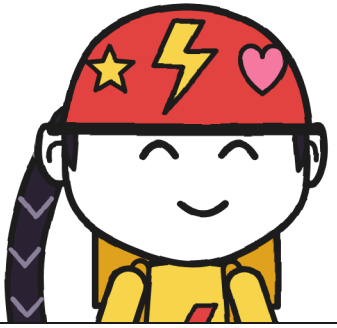
Juliette. Elle écrit en vert et signe J. Elle sait toujours comment aider. C'est ça, le problème.



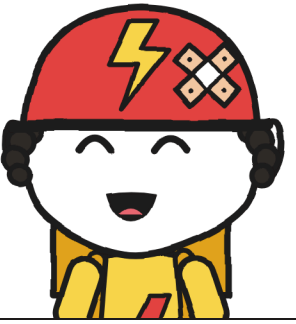
Tony. Livre pour ÉCLAIR, à vélo. En dix minutes ou c'est gratuit. Il rougit par morceaux.



Mara. La patronne de Livraisons Impossibles. Elle porte un chapeau de sorcière. Elle en sait plus qu'elle ne dit.



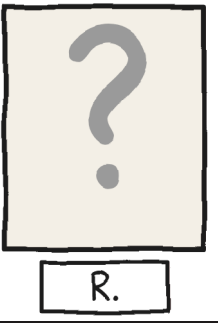
Zoé. D'ÉCLAIR. La plus rapide. C'est elle qui donne les surnoms.



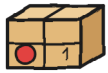
Bruno. D'ÉCLAIR. A crevé une fois. Il y a deux ans.



Le colis n° 3. Il sonne quand on le secoue. Sur l'étiquette, il n'y a qu'un nom.



R. Envoie les colis que personne n'arrive à livrer. Personne ne dit son nom.



CHAPITRE 1

Tilin

Tilin.

C'était un tout petit bruit, de ceux qu'on n'entend que lorsque tout le reste s'est tu : une petite cuillère contre une tasse, la sonnette d'un vélo d'enfant. Il venait de l'étagère des retours, et nous, les quatre qui restions dans la boutique de Mara, nous sommes devenus si immobiles qu'on aurait entendu tomber une étincelle du tampon.

L'orage était parti depuis un moment. Juliette était toujours perchée sur mon tabouret bleu, le feutre vert en l'air et le 18 tout juste écrit à côté du 19 barré. Mara avait une main à mi-chemin du rideau de fer. Moi, qui ne sais pas quoi faire de mes mains, même dans les meilleurs moments, je n'ai rien fait avec.

C'était le n° 3. Et Tony, qui livre pour ÉCLAIR en dix minutes ou c'est gratuit, est devenu de la couleur de son casque.

Le carnet était neuf. Le 2, je l'ai fini en un seul orage ; celui-ci est vert, il porte dans un coin le tampon de la boutique, et c'est

moi qui allais l'étrenner, avec cérémonie : le titre sur la première page et un mot nouveau.

CARNET DE LIVRAISON 3 · de Gus. SECRET.

« Secret » veut dire que je le lis en premier. Et que je ne le raconte à personne. —J.

J'ai écrit le titre en tirant la langue, puis je suis allé chercher une gomme, au cas où il serait de travers. Quand je suis revenu, Juliette l'avait déjà étrenné.

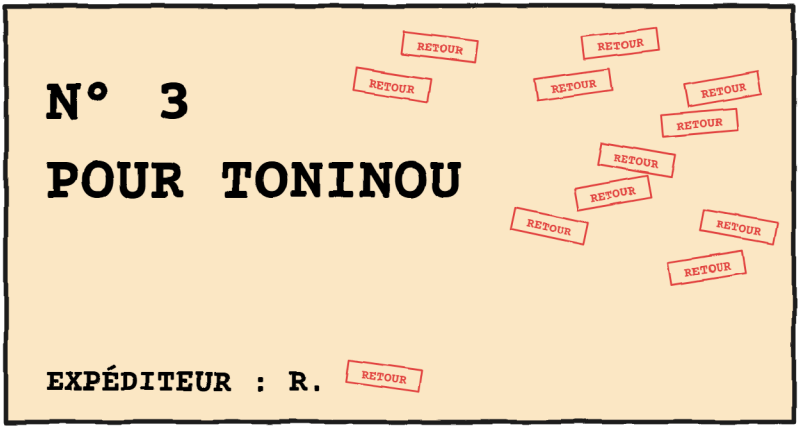
— Je te l'ai étrenné pour t'aider, a-t-elle dit. De rien.

Je n'avais rien demandé. Avec Juliette, c'est pareil.

Le reste, au cas où quelqu'un d'autre qu'elle le lirait un jour. La boutique s'appelle Livraisons Impossibles et c'est celle de Mara, qui est sorcière, porte un chapeau violet et possède un tampon qui, en s'abattant sur le papier, lâche des étincelles à l'odeur de bougie qu'on vient de souffler. Sur l'étagère de gauche, elle garde les retours : des colis que personne n'a réussi à livrer. Ils n'ont qu'une seule règle : si celui qui en reçoit un ne signe pas l'étiquette avec une encre qui ne s'efface pas, à l'aube le colis retourne en volant sur son étagère, ponctuel comme un chat à l'heure du dîner. Ils étaient vingt, et c'est toujours la même personne qui les envoie, R., dont j'avais déjà six pistes dans le carnet bleu. Juliette et moi, nous en avons livré deux, un œuf de dragon et des graines à pattes qui couraient, et sur le mur il y a écrit, de son écriture à elle et en vert, RESTE 18.

Juliette, c'est celle des notes vertes. Moi, c'est Gus, le nouveau du quartier : presque tout ce qui est à moi est encore dans des cartons. Et Tony est le livreur d'ÉCLAIR, celui au sac à dos jaune, qui fait sa punition chez nous les samedis et qui, depuis l'orage, a sa place à lui dans la boutique : une caisse de livraison à l'envers, près des tabourets. Mara la lui a installée sans donner d'explications. « Pour l'instant », a-t-elle dit. Personne n'a osé demander combien de temps dure un pour l'instant.

Le n° 3 était sur l'étagère du haut, à côté des deux places vides laissées par l'œuf et par les graines, l'étiquette bien en face. Je me suis approché pour la lire, debout, sans toucher.



Trois lignes tapées à la machine : N° 3. POUR TONINOU. Et tout en bas, EXPÉDITEUR : R. Entre le nom et la dernière ligne, il restait un grand champ de papier blanc. Tout autour, douze tampons RETOUR. Je les ai comptés.

Juliette a sauté de son tabouret et s'est plantée à côté de moi. Elle a lu à voix haute :

— Pour To…

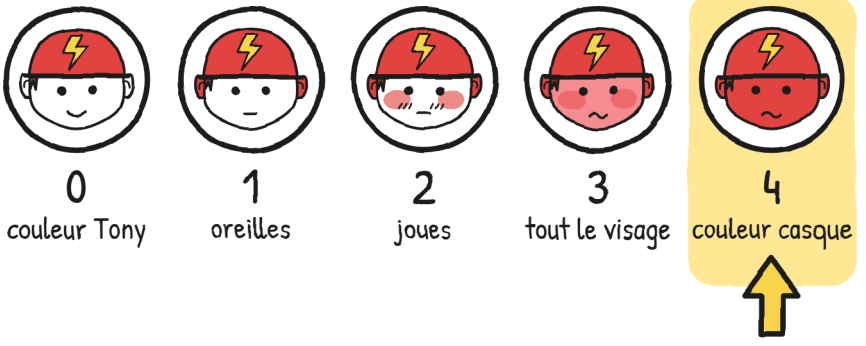
Et elle a fermé la bouche.

Juliette ne s'arrête jamais au milieu d'un mot. J'ai regardé Tony et j'ai compris pourquoi.

Je l'ai lue à moitié. L'autre moitié, je l'ai avalée. –J.

Il y a des gens qui rougissent d'un coup. Pas Tony : Tony rougit par morceaux. Ça a commencé par les oreilles. Puis les joues. Ensuite, le visage entier s'est rempli, jusqu'à la jugulaire du casque, et il restait encore une dernière marche, la pire, celle où le visage et le casque ne se distinguent plus. Depuis le tremblomètre du n° 2, je ne sais plus regarder quoi que ce soit qui change sans lui mettre une échelle, alors je l'ai noté.

ROUGEOMÈTRE DE TONY



Juliette a tendu le bras vers le colis pour lire ce qu'il lui manquait.

— Ce colis peut attendre, a dit Tony, très vite. Ça fait des années qu'il attend, non ? Alors un jour de plus. Ou dix. ÉCLAIR n'est pas pressé.

C'était la première fois que j'entendais ÉCLAIR dire ça.

— Cette nuit, on n'ouvre rien, a dit Mara. Et on ne touche pas à l'étagère sans permission.

La main de Juliette est restée en l'air, à un doigt de l'étiquette. Personne n'a rien touché. Et puis ça a sonné de nouveau.

Tilin.

— C'est la porte ! a dit Juliette, d'une voix que je ne lui connaissais pas : trop aiguë et trop tôt.

La porte était fermée depuis le départ de Vera.

Quand je ne comprends pas quelque chose, je fais une liste. Suspects du tilin :

1. La porte. (Proposition de Juliette. Fermée, sans courant d'air et sans personne pour la pousser.)
2. Le vélo de Tony, sur le trottoir, avec la sonnette d'ÉCLAIR. (Ça fait DRIIING, pas tilin. Mais c'est une sonnette.)
3. La grenouille en caoutchouc. (Juliette l'a déclarée innocente aussitôt. Elle dit qu'elle la connaît.)
4. Le n° 3.

J'ai mis le n° 3 en dernier, par politesse.



Je suis sorti sur le trottoir pour vérifier. J'ai emporté la grenouille au passage, parce qu'on n'interroge pas un suspect à distance.

Il ne pleuvait plus. La rue sentait l'asphalte mouillé et chaque flaque avait un lampadaire dedans. J'ai ouvert et fermé la porte : criiic. J'ai fait sonner la sonnette du vélo de Tony : DRIIING ! J'ai pressé la grenouille : couic.

De l'autre côté de la vitre, Juliette me disait non avec le doigt. À chaque bruit, la même chose, de gauche à droite, comme l'essuie-glace d'une voiture. Aucun n'était le bon.

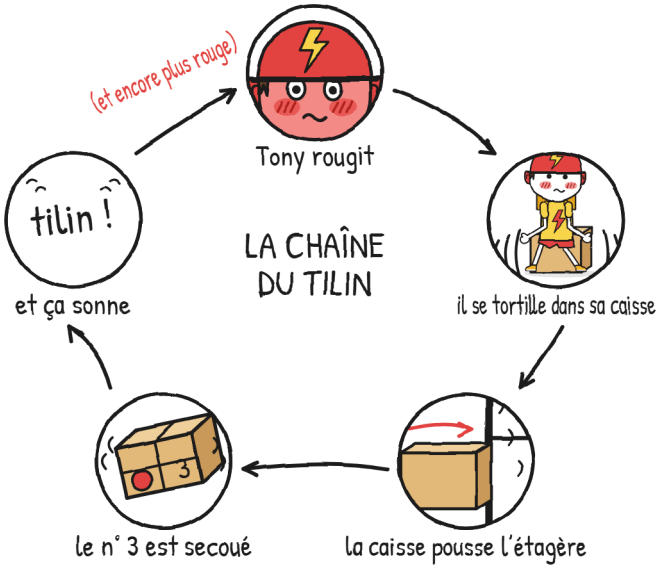
Je suis rentré et j'ai posé la grenouille sur le comptoir. Tony, qui m'avait vu le regarder, s'est tortillé dans sa caisse.

Tilin.

Je me suis baissé. La caisse de Tony était appuyée contre le pied de l'étagère.

Je l'ai dessiné sur place, à genoux, et ce qui est sorti, c'est un cercle, parce que j'avais beau tourner et retourner l'affaire, je ne trouvais pas où ça commençait.

Ce n'était pas de la magie. C'était Tony. Dans le n° 3, il y a quelque chose qui sonne quand on le bouge.



Comme moi. –J.

Tony a suivi mon regard jusqu'au pied de l'étagère, a regardé sa caisse et a décidé de rester immobile.

Ça a duré ce que dure un élastique tendu.

Immobile. Puis plus immobile encore : si immobile qu'on l'entendait penser « immobile », une goutte lui descendant le long de la tempe. Juliette n'avait pas parlé depuis plus d'une minute, ce qui, pour elle, revient à retenir sa respiration sous l'eau, et tôt ou tard on remonte à la surface avec ce qu'on a de plus près de la bouche.

— Qui est Toninou ?

Tony a bondi. La caisse a poussé le pied de l'étagère, l'étagère a tremblé et le n° 3 a dit TILIN ! avec une force qu'aucun tilin ne mérite. Mara a levé les yeux au plafond, comme quelqu'un qui compte jusqu'à trois.

— C'était juste une question, a dit Juliette. Les questions ne poussent pas les étagères.

Celle-là, si.



— C'était moi, a dit Tony en regardant ses baskets. Quand j'étais petit.

Il l'a dit si bas que la grenouille, qui était sur le comptoir plus près de lui que moi, l'a mieux entendu.

Juliette a ouvert la bouche. J'ai vu ses questions faire la queue, comme à la boulangerie un dimanche matin, la première déjà l'argent à la main. Puis elle a regardé Tony, qui fixait toujours ses baskets, et elle l'a refermée.

— Je ne pose plus de questions, a-t-elle dit.

Ça lui a coûté. Ça se voyait à son pied : tap, tap, tap contre le sol de la boutique.

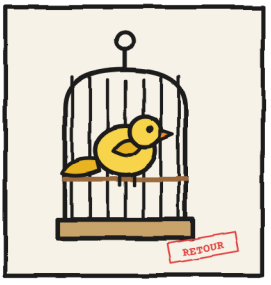
Questions que je n'ai pas posées : neuf. Je les ai notées. —J.

— Et pourquoi ne le lui avez-vous jamais apporté ? ai-je demandé à Mara.

— Douze fois, je l'ai apporté, a dit Mara. Personne n'a eu besoin de compter les tampons. — Regarde l'étiquette : ni rue, ni numéro de porte, ni nom de famille. J'ai essayé avec tous les Toninou que j'ai trouvés.

Elle les a énumérés de mémoire, sur ses doigts, et je les ai dessinés au fur et à mesure que je les entendais. Un canari, qui s'appelait vraiment Toninou et qui a marché sur l'étiquette : nul. Don Antonio, 71 ans, qui a mis ses lunettes, a lu le papier deux fois et a dit « J'aimerais bien », en le regardant comme on regarde une vitrine. Une barque du canal avec le nom peint sur le flanc, qui n'a pas signé non plus, parce qu'elle n'a pas de mains.

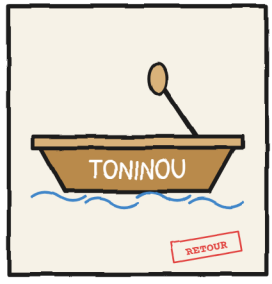
LES TONINOU DE MARA



1. Un canari.
(Il a marché sur l'étiquette. Nul.)



2. Don Antonio, 71 ans.
(« J'aimerais bien. »)



3. Une barque du canal.
(Elle n'a pas de mains.)

— Et Tony ? a demandé Juliette.

— La dernière fois que j'ai essayé, je ne le connaissais pas encore, a dit Mara, et elle l'a regardé. Et personne ne m'a dit comment on l'appelait quand il était petit.

Mara a sorti de sous le comptoir un tissu violet et a couvert le n° 3 comme on couvre la cage d'un perroquet pour qu'il s'endorme. Ensuite, elle a demandé à Tony de se lever un instant et a écarté sa caisse de quarante centimètres de l'étagère.

— Voilà. Maintenant tu peux bouger autant que tu veux.

Tony aurait pu partir. Son vélo était devant la porte : en dix minutes, il aurait été à l'autre bout du quartier. Il s'est rassis.

Je ne sais pas pourquoi. Je le note quand même.

Et comme sa caisse n'a pas de dossier, je lui en ai dessiné un : haut, un peu courbe, avec un petit coussin, au crayon et en pointillé, et dessous, en petites lettres : « dossier (mon idée) ».

Personne ne t'a demandé de dossier. —J.



À la fermeture, Tony est resté le dernier, en attachant son casque avec une lenteur qui, à ÉCLAIR, serait une faute grave. Mara éteignait les lumières une à une ; le tissu violet était toujours sur le colis, sur l'étagère du haut.

— Mara. Demain, je viens parler de ça. Mais en privé.

— Ces deux-là sont de la boutique, a dit Mara, sans se retourner.

Tony nous a regardés. Juliette d'abord ; puis moi. Je me suis redressé sur mon tabouret.

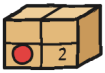
— Eux, d'accord, a-t-il dit. Mais personne d'ÉCLAIR.

Il est sorti et s'est éloigné entre les flaques, le vélo à la main.

Le tilin avait désormais un propriétaire. Il restait à savoir si le propriétaire le voulait.

Moi, je sais déjà comment l'aider. —J.

C'est ça qui m'inquiète.



CHAPITRE 2

Je n'ai pas dit oui

Le dimanche, la boutique n'ouvre pas. Ce dimanche-là, Mara a laissé le rideau de fer à moitié levé, juste à la hauteur pour passer en se baissant, et y a accroché une pancarte écrite à la main :

FERMÉ (sauf pour toi).

Tony est arrivé à onze heures. Avant d'entrer, il a regardé d'un côté de la rue et de l'autre, comme quand on va traverser. Personne d'ÉCLAIR ne venait. Il s'est baissé sous le rideau, son sac serré contre la poitrine pour qu'il ne frotte pas, et la boutique l'a avalé sans bruit.

Nous, on est arrivés à dix heures et demie. Au cas où. —J.

J'avais lu la pancarte deux fois. Nulle part il n'était écrit « et Juliette », ni « et Gus ». Mais Mara nous a ouvert sans rien dire, le sourcil gauche levé, et nous a laissés passer.

Nous nous sommes assis sur les tabourets avec la tête de ceux qui n'attendent rien. Cette tête-là, je la réussis moins bien que personne.

Mara a posé le n° 3 sur le comptoir et a enlevé le tissu.

— Colis numéro trois. Pour Toninou. C'est toi ?

— C'était.

— Ça me va. Tu le veux ?

Tony a regardé la boîte. La boîte n'a rien dit.

— Je n'ai pas dit oui.

— Tu n'as pas dit non non plus.

— J'ai dit que je n'avais pas dit oui.

J'avais dit oui bien des fois pour qu'on me laisse rester. Tony, lui, restait là sans le dire. Je me suis cramponné au bord du tabouret.

— Trois phrases, a chuchoté Juliette. Et aucune n'est un oui. Je les ai comptées.

Mara n'a pas insisté.

Tony a attrapé la boîte comme on attrape une casserole qui brûle : à deux mains et avec envie de la lâcher. Il l'a pesée. Il l'a tournée. Il l'a approchée de son oreille et l'a un peu secouée.

Tilin.

Il l'a lâchée vite et est resté à regarder ses mains.

— Et s'il l'emporte chez lui ? a dit Juliette. Si le colis dort chez celui qui le reçoit, il est livré. C'est logique.

— Le tampon de retour ne marche pas à la logique, a dit Mara. Il marche à l'encre.

— Le tampon et moi, on ne pense pas pareil, a murmuré Juliette, ce qui est le plus proche d'une reddition que je lui aie jamais entendu faire.

Pour que ce soit clair, j'ai fait un tableau. Il s'appelle ÇA COMPTE COMME LIVRÉ ?

- La regarder : non.
- La prendre : non.
- L'emporter chez soi : non.
- Signer l'étiquette avec une encre qui ne s'efface pas : oui.

— Cette livraison est à vous, nous a dit Mara, à Juliette et à moi, comme celle du tonnerre. Avec trois conditions.

Elle les a comptées sur ses doigts.

1. Vous n'ouvrez pas la boîte. Et l'étiquette reste collée.
2. Le n° 3 sort de la boutique seulement quand Tony le demande.
3. Celui qui reçoit signe, s'il veut. S'il ne signe pas, le colis revient à l'aube, et ici, il ne s'est rien passé.

Juliette a levé la main, comme en classe.

— Et s'il ne veut jamais ?

— Alors jamais.

« Jamais » n'est pas un délai de livraison. —J.

Tony est resté silencieux un long moment. Juliette l'a chronométré : quatre minutes. Pour ÉCLAIR, presque une demi-livraison. Pendant ces quatre minutes, il a regardé le colis, regardé la porte et regardé ses mains. Ce qu'il n'a pas regardé, c'est nous, et je lui en ai su gré.

— Je l'emporte, a-t-il dit enfin. Fermée. Pour réfléchir. Pour l'instant.

— C'est toi qui le demandes ? a demandé Mara.

— C'est moi qui le demande.

J'ai fait une fiche de sortie, pour que personne ne puisse dire autre chose :

- Boîte : fermée. Oui.
- Étiquette : collée. Oui.
- Demandé par : Tony. Oui.
- Signature : pas encore.

Dehors, il faisait ce soleil de dimanche après orage qui laisse tout fraîchement lavé. Tony a mis le n° 3 dans le panier de son vélo et, en le lâchant, ça a sonné : tilin.

Il est resté à regarder le guidon, où se trouve la sonnette d'ÉCLAIR, grise et ronde.

— Quoi ? a demandé Juliette.

— Rien.

Et il est parti à pied, le vélo à la main. Tony ne va presque jamais à pied.

Ce « rien » était un « quelque chose ». Il faut l'aider. –J.

Depuis la porte, j'ai vu deux vélos d'ÉCLAIR arrêtés au coin, avec leurs sacs à dos jaunes : une fille avec une tresse jusqu'à la taille et, à côté d'elle, un très grand.

— Tony ! Qu'est-ce que tu as dans le panier ? a crié celle à la tresse.

— Une livraison.

— Pour qui ?

— Pour un client.

Il n'a pas menti. Mais avant de répondre, il a tourné la boîte dans le panier, lentement, pour que l'étiquette soit tournée vers lui.

J'ai compris ce que voulait dire « personne d'ÉCLAIR ».



Cette nuit-là, j'ai laissé le volet de ma chambre relevé. J'habite en face de la boutique : si le n° 3 revenait, c'est moi qui le verrais. J'ai mis deux chaises devant la fenêtre, une pour moi et une, minuscule, pour le réveil. La petite fenêtre au-dessus de la porte de la boutique, celle que Mara laisse ouverte pour ça (le premier jour, je l'avais prise pour une boîte aux lettres), était un rectangle noir et immobile.

— Gus ? a dit ma mère depuis le couloir. Pourquoi tu ne dors pas ?

— Je surveille un colis.

— Ah. Bon. Mais surveille-le en pyjama.

Les vingt premières minutes, j'ai regardé la petite fenêtre ; les suivantes, le réveil ; le reste de la nuit, le carnet, parce que,

quand j'attends, il me faut quelque chose à faire avec les mains. Alors, sur le rebord de la fenêtre et à la lumière du lampadaire, j'ai amélioré le siège de Tony. La version 1, c'était le dossier de samedi ; la version 2 a des accoudoirs et un creux rond pour le verre. J'ai dessiné aussi le verre, avec sa serviette.

Juliette voulait surveiller aussi, mais sa fenêtre donne sur une cour, et depuis une cour, la seule chose qu'on surveille, c'est le linge qui sèche.

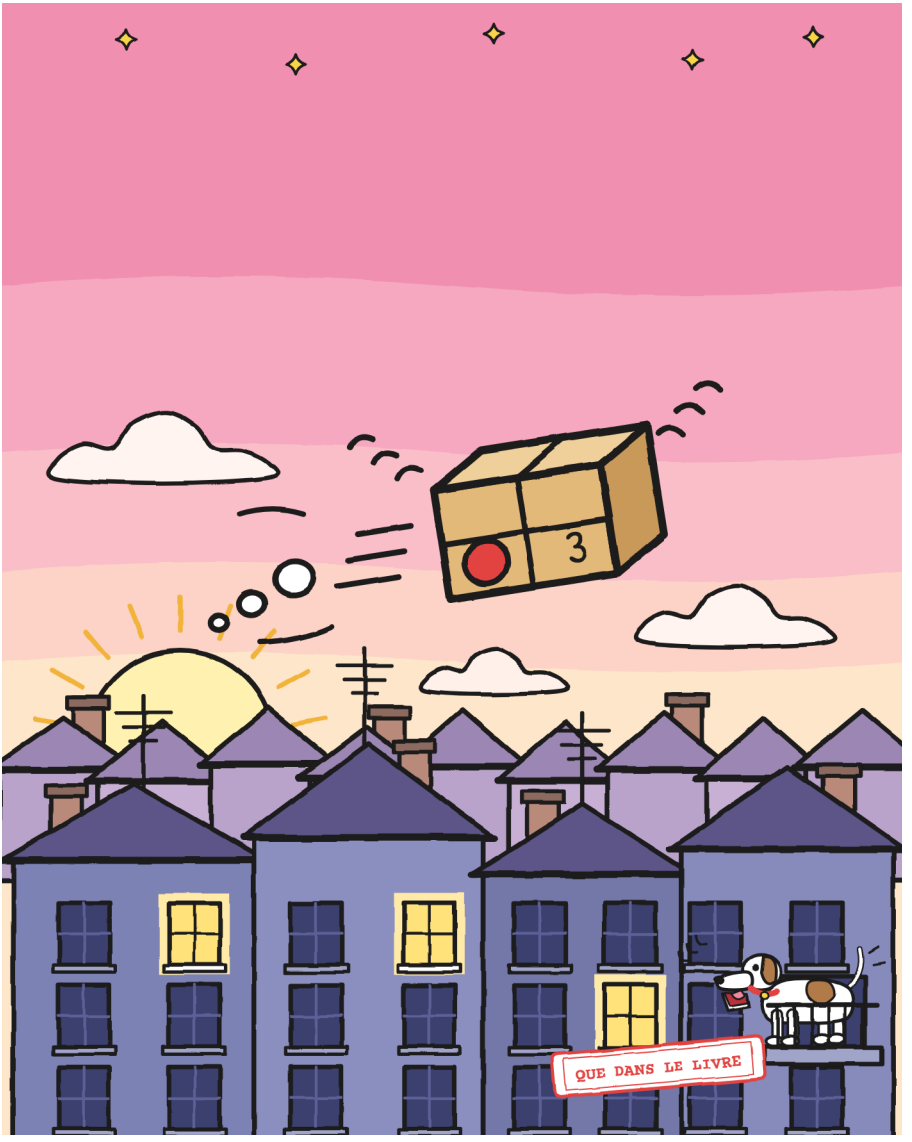
À l'aube, on l'a entendu avant de le voir.

Tilin, tilin, tilin.

Il arrivait au-dessus des toits, sans se presser, en sonnant comme la camionnette des glaces quand elle n'a pas encore choisi son coin de rue. Une fenêtre s'est allumée, puis une autre, puis une autre : trois, comme si quelqu'un faisait l'appel. Un chien a aboyé, celui du 4, qui aboie à tout ce qui vole, colis ou pigeon. Et alors je l'ai vu : un petit bloc carré sur le ciel rose, qui a traversé ma rue à la hauteur de ma fenêtre, s'est faufilé par la petite fenêtre au-dessus de la porte et, une fois dedans, je l'ai entendu se poser sur son étagère avec un dernier tilin, plus court, comme quand on pose ses clés sur la table.

— C'était ça ? a demandé ma mère depuis le couloir, de la voix de quelqu'un qui ne s'est pas tout à fait endormi.

— C'était ça.



— Alors maintenant, petit-déjeuner.

Je suis resté un instant de plus à la fenêtre. Quand ma mère m'a rappelé, je suis allé prendre mon petit-déjeuner.



Après l'école, nous sommes allés à la boutique. Le n° 3 était sur son étagère et il avait un tampon de plus, rouge, l'encre encore fraîche, que personne n'avait posé : treize.

J'ai dit que ça me faisait de la peine de le revoir sur l'étagère.

— Ce n'est pas une punition, a dit Mara. C'est la règle. Personne n'a signé : il revient.

Treize tampons. À ce rythme, on ne verra plus la boîte. —J.

Tony est venu à cinq heures vingt, après sa livraison. Il n'a pas demandé s'il était revenu : il l'avait entendu passer au-dessus de chez lui. Il s'est assis dans sa caisse, qui était toujours à quarante centimètres de l'étagère, et il a regardé le colis sans le regarder, de la façon dont on regarde quelqu'un dont on sait qu'il vous regarde.

Ça, je ne l'ai pas vu. C'est lui qui me l'a raconté :

— Je l'ai laissée sur le paillasson. Toute la nuit.

— Et pourquoi tu ne l'as pas rentrée à la maison ? a demandé Juliette.



— À la maison, il y a déjà assez de gens qui m'appellent comme ça.

Il l'a dit sans se fâcher, de la voix plate qu'il a pour donner les adresses. Juliette n'a pas demandé combien de personnes faisaient « assez ». Son pied a fait tap, une seule fois.



— Avec une signature, tout s'arrangeait, a dit Juliette quand Tony est parti. Une. Ça prend deux secondes. Je l'ai chronométré avec la mienne.

C'était vrai. Elle l'avait fait trois fois sur une feuille volante, avec son J habituel : deux secondes, deux secondes et, la fois où il était sorti de travers, deux secondes et demie.

J'ai ouvert le carnet et j'ai écrit au stylo, en appuyant, pour que le vert ne puisse pas le cacher :

IL N'A PAS DEMANDÉ QU'ON LUI RÈGLE ÇA.

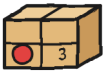
J'ai tellement appuyé que la phrase se lisait aussi sur la page suivante, en relief. Juliette a sorti le feutre vert. Elle a essayé avec des rayures, des spirales, une croix, un nuage d'ondulations. Le vert ne s'efface pas, mais cette phrase, il n'a pas réussi à la couvrir : elle restait dessous, entière, avec ses majuscules, enfoncée dans le papier.



Je l'ai lu. Je ne suis pas d'accord. Pour l'instant. –J.

Je l'ai regardée.

J'ai une autre idée. Ne me regarde pas comme ça. –J.



CHAPITRE 3

Autographes

Le mardi, à la sortie de l'école, il y avait une table sur le trottoir, devant la boutique. Les tables ne sortent pas toutes seules dans la rue, et celle-ci, en plus, était habillée : une nappe jaune jusqu'au sol, une pancarte à l'écriture de Juliette et, au milieu, une bosse sous la nappe, carrée et très tranquille, du genre qui semble attendre qu'on lui pose une question.

La pancarte disait, en vert, SIGNATURES DE LIVREURS. Dessous, AUJOURD'HUI. Et sous cela, plus petit : Les plus rapides du quartier.

Derrière la table, Juliette se tenait debout, les mains dans le dos, avec la mine sérieuse de quelqu'un qui vend des billets. Derrière la vitrine, Mara parlait au téléphone. Plutôt, elle écoutait : elle hochait la tête en regardant le plafond, ce qu'elle fait quand un appel se prolonge.

J'ai montré la bosse du menton.

— C'est un pupitre, a dit Juliette, avant que je pose la moindre question. Pour signer plus confortablement. Je fais une collection d'autographes.

Un pupitre, que je sache, sert à poser la partition quand on joue du violon. Pas à signer. Mais elle l'a dit avec tant d'assurance que, pendant dix secondes, j'ai douté de ce que je sais sur les violons.

— Depuis quand tu collectionnes les autographes ?

— Depuis hier.

La veille, elle avait dit qu'elle avait une autre idée. L'idée avait une nappe.

Sur le pupitre, il y avait une feuille à lignes et, tout en bas, un cadre. Ou du moins, ça en avait l'air : c'était une petite fenêtre découpée aux ciseaux. Je me suis baissé. La nappe en avait une autre pareille, juste en dessous.

J'ai soulevé un coin. Le pupitre, c'était le n° 3, couché, l'étiquette vers le haut : POUR TONINOU, treize tampons RETOUR et, juste sous le trou de la nappe, un morceau de papier blanc, de la taille exacte d'une signature.

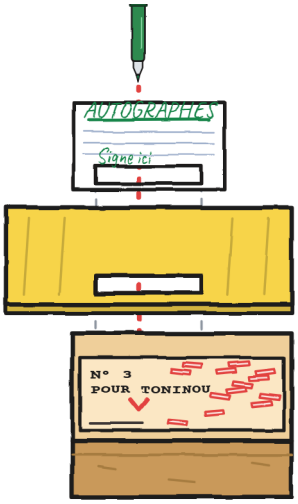
Je l'ai compris tout à fait quand je l'ai dessiné, ce qui est ma façon de comprendre les choses.

— Avec mon feutre, a chuchoté Juliette, ravie. Une encre qui ne s'efface pas. Demain, il ne revient plus, et Tony ne se doutera de rien avant qu'on le lui montre. Surprise !

COMMENT ÇA MARCHE

1. La feuille, avec sa petite fenêtre.

2. La nappe, avec son trou.



3. L'étiquette du n° 3, à l'endroit resté blanc.

4. Celui qui signe dans la petite fenêtre… signe l'étiquette.

Elle avait la tête de quelqu'un qui va faire un cadeau et qui l'a très bien choisi. Elle avait même le bout des doigts verts, à force de feutre.

Je me suis rappelé les conditions de Mara. La deuxième, je la savais par cœur.

— Tony n'a pas demandé qu'il sorte de la boutique, ai-je dit. Condition deux.

— Il va m'en remercier.

— Et Mara ?

— Elle était au téléphone. Je lui ai dit que c'était une table d'autographes. Et c'en est une.

— Et le pupitre ?

— Ça, elle ne me l'a pas demandé.

Je lui ai rappelé l'histoire de Flora et de la huitième graine : Juliette n'avait pas laissé Flora signer avant l'heure.

— Ce n'est pas pareil. Cette livraison-là n'était qu'à moitié faite. Ça, c'est un raccourci.

— Alors fais-le toi, ai-je dit. Moi, non.

Je me suis assis sur la marche de la boutique, dos à la table et les bras croisés.

Il s'est assis sur la marche. Très digne. Il n'a pas aidé du tout. —J.

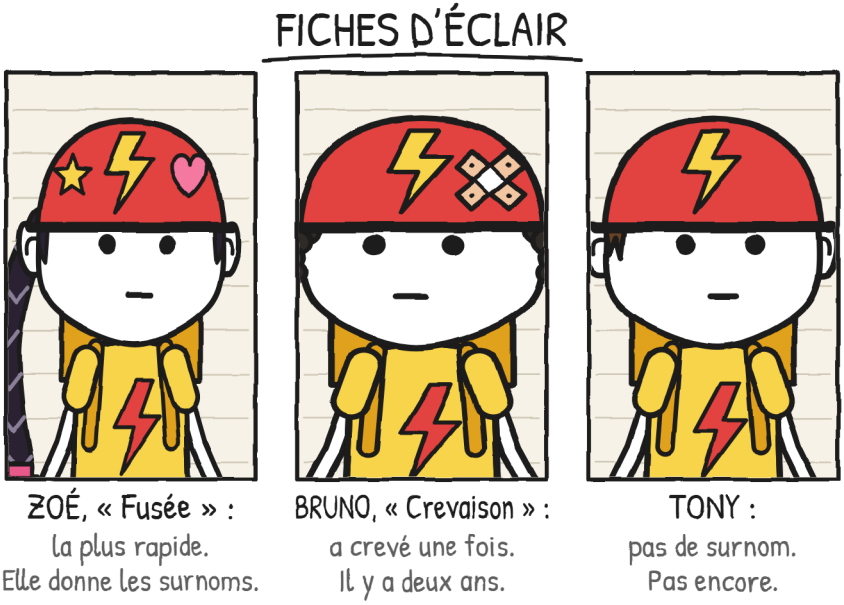


ÉCLAIR passe dans notre rue à cinq heures dix. On les entend avant de les voir, ce qui est le propre des sonnettes. Ils étaient trois, en file : Zoé devant, où elle va toujours ; Bruno, énorme, pédalant comme quelqu'un qui transporte une armoire ; et Tony en dernier, un peu à l'écart, comme s'il y avait trois vélos dans la file, et le sien d'une autre famille.

Ensuite, je les ai dessinés tels qu'ils sont arrivés, un par un.

Zoé, « Fusée », c'est celle à la tresse jusqu'à la taille, celle qui, le dimanche, avait demandé ce que Tony avait dans son panier. C'est la plus rapide et c'est elle qui donne les surnoms.

Bruno a une rustine sur la roue et une pompe sur le cadre de son vélo, au cas où.



Zoé a vu la pancarte et a freiné.

— Des autographes ? Les nôtres ? a-t-elle dit, et elle est descendue de son vélo.

Personne ne leur avait jamais demandé d'autographe. C'est pour ça que ça marche. —J.

Zoé a signé la première, avec une étoile dans le o. Bruno a écrit « Bruno », lentement, la langue entre les dents et chaque lettre bien ronde. Zoé lui a pris le stylo, a barré le nom d'un trait et a mis à côté « Crevaison ».

— À ÉCLAIR, les surnoms ne s'enlèvent pas, m'a expliqué Bruno, sans se fâcher. J'ai crevé une fois.

Il a crevé il y a deux ans. C'est beaucoup de crevaison pour une seule roue.

Tony n'était pas descendu de son vélo. Il regardait la table comme il avait regardé le n° 3 le dimanche : de loin, les deux mains sur le guidon.

— À toi, Tony, a dit Juliette. Ici, en bas, dans le cadre. C'est la place d'honneur.

Et elle lui a donné son feutre vert.

Personne n'avait jamais demandé d'autographe à Tony. Il est descendu de son vélo et il s'est redressé.

Moi, j'avais tourné la tête. Je voyais tout depuis la marche, la bouche pleine de « ce n'est pas mon affaire ».

Je me suis levé. Je ne l'ai même pas décidé : c'est mon corps qui l'a fait, comme le hoquet, sans me consulter.

— Tony, att...

Je suis arrivé trop tard. Tony a tiré le pupitre d'un coup pour signer et, sous la nappe, quelque chose a parlé avant moi.

TILIN !

Pendant une seconde, tout est resté immobile : la feuille, la main de Tony avec le feutre à un doigt de la petite fenêtre, les

quatre visages penchés sur la bosse. Moi, je n'étais pas encore arrivé à la table.



Tony a soulevé la nappe, du bout de deux doigts, par un coin.



— « Pour To-ni-nou », a lu Zoé, lentement, comme on annonce un prix.

— Toninou ? a dit Bruno, et il a ri.

Zoé n'a pas ri. Zoé réfléchissait.

Juliette a baissé les yeux vers la petite fenêtre.

Tony n'a pas crié. Il a remis le capuchon au feutre, lentement, jusqu'au clic, et l'a posé sur la feuille. Sans signer.

— ÉCLAIR ne signe pas les pièges.

Puis il a attrapé le guidon et il est parti à pied, avec ce bruit de montre que fait un vélo quand personne ne pédale. Personne ne l'a suivi. Moi non plus.

Il était couleur casque, jusqu'à la nuque. Mais ce n'était pas le rouge de la honte. C'en était un autre.

Le rougeomètre n'a pas de numéro pour celui-là. –J.

Mara est sortie avec le tissu violet. Elle s'est arrêtée sur le seuil, a regardé par-dessus son épaule la place vide sur l'étagère, a regardé la table et a regardé Juliette. Elle n'a pas demandé qui avait fait ça.

Elle a couvert le n° 3 et l'a soulevé dans ses bras.

— Ce colis n'est pas livré, a-t-elle dit à Zoé et à Bruno. Et ce que dit l'étiquette, c'est l'affaire de Tony.

Bruno avait cessé de sourire. Zoé a jeté un regard en arrière, vers la bosse déjà violette. Ils sont remontés sur leurs vélos et sont partis sans sonner. Pour autant que je m'en souvienne, c'était la première fois.



J'ai aidé Juliette à ranger : la nappe, la pancarte, la feuille avec deux signatures et un trou. Le feutre, c'est elle qui l'a rangé, sans l'avoir débouché. Je ne lui ai pas dit « je te l'avais dit ». Je ne lui ai pas dit non plus « ce n'est pas grave », parce que ça l'était.

Nous avons plié la nappe à deux, chacun par un bout. Nous avons rapproché les coins lentement. Le trou est resté au milieu.

— Toi, tu n'as rien fait, a-t-elle dit.

Elle l'a dit pour me mettre à l'écart. C'était un cadeau, et pendant un pli entier, j'ai failli le garder : je n'avais rien découpé, ni descendu quoi que ce soit d'aucune étagère. J'ai lissé un pli qui n'existait pas. J'ai aligné mon bout sur le sien. J'ai compté les dalles du trottoir depuis la marche jusqu'à l'endroit où s'était tenue la table.

Il n'y en avait pas douze. Je les avais eues sous les yeux tout l'après-midi.

— J'ai prévenu trop tard, ai-je dit, en regardant la nappe. J'aurais pu le dire avant. Ou appeler Mara.

Juliette n'a pas répondu. Elle m'a pris la nappe, l'a pliée une fois de plus que nécessaire et me l'a rendue.

Puis elle est entrée et elle l'a raconté à Mara, toute seule, sans rien oublier. Je suis resté sur le seuil, la nappe dans les bras. De là, on entendait tout : la petite fenêtre, la nappe, l'étagère, le téléphone. Mara l'a écoutée jusqu'au bout.

— À Tony, a dit Mara quand elle a eu fini, c'est toi qui le racontes.

Le mercredi, Tony est passé à cinq heures dix et n'a pas freiné. Il est passé vite, les yeux droit devant, avec cette vitesse qui est une autre manière de ne pas être là. À cinq heures vingt,

il est repassé : je l'ai entendu venir, je l'ai entendu ne pas freiner, je l'ai entendu partir. Pour quelqu'un qui livre en dix minutes ou c'est gratuit, passer trois fois dans la même rue sans s'y arrêter, c'est une façon très étrange de ne pas entrer dans une boutique. Ça ressemblait pas mal à frapper à une porte.

J'étais sur la même marche.

La troisième fois, Juliette était au milieu du trottoir avec un papier. Elle avait laissé passer Tony deux fois.

Elle tenait le papier à deux mains, à hauteur du visage, comme les pancartes dans les aéroports, et Tony l'a lu depuis son vélo, un pied par terre, sans y toucher. Trois phrases et un mot : « J'ai sorti ton colis », « J'ai voulu te piéger », « J'ai montré ton étiquette aux autres ». Et dessous, seul et plus grand, « Pardon ». Je le sais mot pour mot parce qu'ensuite elle l'a recopié dans mon carnet. Il n'y avait ni « mais », ni « sans le vouloir », ni « pour aider ». J'ai vérifié deux fois, en cherchant.

Elle signait « —Juliette ». Juliette signe tout d'un J. Cette fois, elle avait mis toutes les lettres.

— D'accord. Je l'ai lu, a dit Tony.

— Tu me pardonnes ?

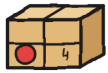
Ça, ce n'était pas sur le papier. Juliette a serré les doigts contre le bord de la feuille.

— J'ai dit que je l'avais lu.

Tony a posé le pied sur la pédale et il est parti. À pédales, cette fois, sans se presser et sans freiner. Juliette est restée à regarder la rue, puis elle a mis le papier dans la poche de sa salopette, sans le plier.

Cet après-midi-là, à la boutique, la caisse de Tony est restée vide.

J'ai signé de mon nom en entier. C'était le minimum. –J.



CHAPITRE 4

Un petit vélo

Le jeudi, Tony est entré dans la boutique sans regarder des deux côtés de la rue.

Le dimanche, avant d'entrer, il avait regardé d'un côté puis de l'autre, comme quand on va traverser et qu'on ne se fie pas aux voitures. Cette fois, il est entré de front, le casque sur la tête. Il ne restait plus personne d'ÉCLAIR dont se cacher : les deux qui devaient l'apprendre l'avaient appris le mardi, avec nappe et tout.

Nous ne nous y attendions pas. Depuis le mardi, Juliette et moi, nous parlions peu et avec précaution, comme deux personnes qui portent à deux un plateau de verres. Juliette avait cessé de faire des plans à voix haute, et c'était ce qui se remarquait le plus : comme quand le frigo s'arrête et qu'on ne se rend compte qu'alors qu'il faisait du bruit.

Il portait un vélo sous le bras.

Son vrai vélo était resté dehors, appuyé contre le mur. Celui-ci était rouge, et si petit qu'il le portait comme on porte une baguette de pain, et il avait de la poussière de débarras sur le guidon.

Ce n'était pas le sien. Ou plutôt si : c'était son vélo d'avant.

Il est passé devant sa caisse sans s'asseoir. Elle était restée là où Mara l'avait laissée le samedi : à l'envers, près des tabourets, vide. Juliette a commencé à se lever de son tabouret et s'est rassise. Elle l'a fait deux fois.

— Depuis dimanche, j'ai un tilin dans la tête, a dit Tony, en parlant à Mara et à personne d'autre. Je crois que je sais de quoi il vient. Je veux voir si je me souviens bien. Je veux l'ouvrir. Mais pas ici. Là où il n'y a pas de vitrine.

Mara n'a pas demandé pourquoi. Elle a descendu le n° 3 de son étagère et nous a emmenés dans l'arrière-boutique.

L'arrière-boutique a une ampoule sans abat-jour, des étagères garnies de ficelle et de papier d'emballage, des sacs de livraison empilés contre le mur et une petite table, où Mara a posé la boîte.

— Ouvrir pour regarder n'est pas signer, a-t-elle dit, et elle l'a dit en regardant Tony, comme on donne un parapluie : pas parce qu'il pleut, mais au cas où. Sans signature, il revient à l'aube.

Tony a hoché la tête.

Juliette était restée sur le seuil, un pied de chaque côté du chambranle.

— Je peux rester ? a-t-elle demandé. Elle l'a demandé.

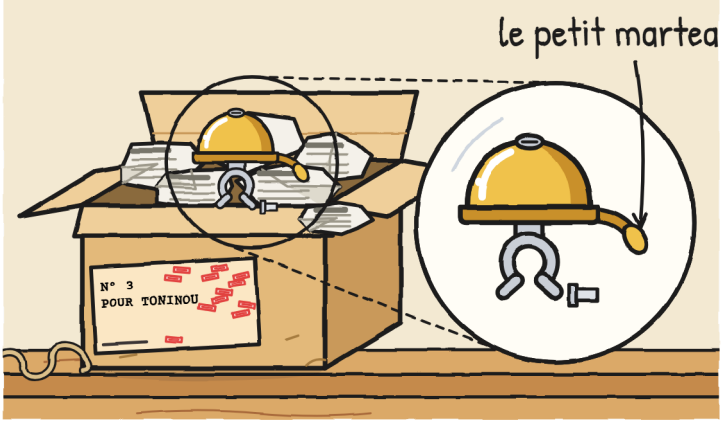
Tony a mis du temps. Je ne sais pas combien : chronométrer, c'est le rayon de Juliette, et Juliette était occupée.

— Si tu ne touches à rien.

— Ni à la boîte ni au sujet.

Elle s'est assise sur un sac, dans le coin.

Tony a enlevé son casque et l'a accroché à un clou. Sans casque, on lui voyait les cheveux châtains aplatis et des oreilles qui n'étaient plus aussi rouges que le mardi. Puis il a défait la ficelle, une ficelle d'emballage qui avait pris la couleur du papier. Dedans, il y avait du papier journal, si vieux qu'il se déchirait tout seul. Tony l'a ouvert du bout des doigts. Et entre les papiers…



Une clochette de vélo. Petite, dorée, avec un petit marteau attaché à un ressort : il suffit de la secouer pour qu'elle sonne.

Le n° 1 mordait. Le n° 2 courait. Le n° 3, lui, sonne, c'est tout.

Ni dragon ni pattes. Une clochette. Ça me plaît. –J.

Sous le papier, il y avait une note pliée en quatre. Tony l'a dépliée sur la table. L'écriture était serrée, tordue, comme écrite dans un bus en marche. Il y avait une tache dans un coin :

« Toninou : je t'avais dit qu'elle sonnerait de nouveau. Elle sonne. Pardon pour le retard. —R. »

Et, plus bas :

« P.-S. : Tu as peut-être grandi. La clochette, non. »

Tony l'a lue deux fois.

— Quelle mauvaise écriture, a-t-il dit.

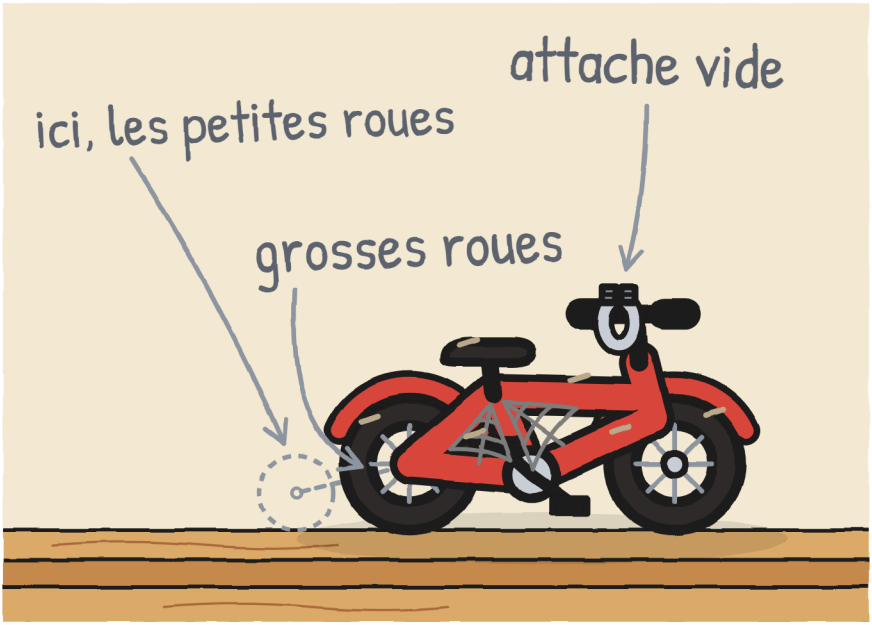
Et rien d'autre, pendant un bon moment.

R. tient parole, même en retard. C'est Flora qui l'a dit. Elle n'a pas dit DE COMBIEN. –J.

Alors Tony a écarté la boîte et posé le petit vélo sur la table.

J'ai dessiné le vélo, avec des flèches.

De grosses roues ; des marques sur celle de derrière, là où il y avait eu les petites roues ; et sur le guidon, l'attache vide, avec sa vis.



— Il était à moi, a dit Tony. Il avait cette clochette. Un jour, elle a cessé de sonner : elle faisait clac. Quelqu'un m'a dit : « Donne-la-moi, Toninou, je la répare et je te la rends. »

— Qui ? a lâché Juliette, et elle s'est couvert la bouche des deux mains.

— Le visage, je ne m'en souviens pas. Je me souviens de la clochette. Et que j'ai beaucoup attendu.

Juliette gardait les deux mains sur la bouche.

— À la maison, on continue de m'appeler Toninou, a dit Tony. À ÉCLAIR, non. À ÉCLAIR, je suis Tony : je l'ai écrit moi-même sur ma fiche le premier jour.

Je me le suis imaginé avec le stylo d'ÉCLAIR, écrivant TONY dans la case du nom, sans que personne lui dise quoi que ce soit : le seul nom du quartier que quelqu'un d'autre ne lui avait pas donné.

— Et qu'est-ce qu'il a de mal, Toninou ? ai-je demandé. J'ai demandé pour de vrai, sans arrière-pensée. Avec les questions, c'est comme avec le hoquet : elles sortent.

— Rien. Jusqu'à ce que Zoé le dise. À ÉCLAIR, les surnoms ne s'enlèvent pas. Regarde Bruno.

— Bruno m'a appelé Toninou six fois depuis mardi, a-t-il ajouté. Je les ai comptées.

Juliette s'est faite toute petite dans son coin.

Personne ne savait comment continuer. Alors Juliette a demandé :

— Tu tiens encore dessus ?

Elle n'a pas pu s'en empêcher.

Mara a posé le vélo de la table par terre, avec le soin avec lequel on fait descendre quelqu'un d'un tabouret haut. Tony a regardé le vélo. Il a regardé Mara. Il s'est assis.

Il tenait dessus. Plus ou moins. Ses genoux lui arrivaient aux oreilles et ses coudes sortaient sur les côtés.

Mara a fait un bruit qui, chez quelqu'un d'autre, aurait été un rire. Et Tony a ri aussi. Je ne l'avais pas vu rire depuis samedi. Le

mardi, c'était Bruno qui avait ri ; cette fois, c'était lui. Ça ne sonne pas pareil.

Rougeomètre : 0. Je le note parce que ça compte aussi. —J.

Une idée m'était venue, et j'ai dû décider si la dire, c'était aider ou pousser. Avec Tony, assis comme ça, replié sur un vélo qui n'était plus à sa taille, la différence m'a semblé faire l'épaisseur d'un cheveu. Je l'ai dite comme une information, pas comme un conseil.

— Sur ton vélo d'aujourd'hui, il y a déjà une sonnette, ai-je dit. Celle d'ÉCLAIR. Tu n'as pas à y mettre celle-ci. Tu peux la garder. Ou la laisser revenir.

— Je sais, a dit Tony.

Mais il m'a regardé comme si personne ne le lui avait jamais dit.

Dans son coin, Juliette a levé la tête en m'entendant. Elle n'a rien dit. On voyait qu'elle le gardait.

Elle est restée onze minutes silencieuse, à écouter, son feutre rangé et les mains enfoncées dans les poches de sa salopette. Ces onze minutes, je les connais parce qu'elle les a notées elle-même ensuite dans mon carnet.

Onze minutes. J'ai la langue engourdie. —J.

— Je veux l'essayer tout seul, a dit Tony.

Nous sommes sortis tous les trois. Tony a fermé la porte de l'arrière-boutique.

Juliette est partie à l'autre bout de la boutique, pour ne pas écouter. Moi, pour ne pas écouter, j'ai dessiné : le siège de Tony a déjà un auvent. On entendait quand même. Mara a rangé des ficelles qui étaient déjà rangées.

Tilin.

C'était le même tilin que samedi. Puis un autre. Et puis plus rien, pendant très longtemps. Aucun de nous trois ne regardait la porte.

Quand il est sorti, il avait la clochette dans une main et la boîte sous le bras. Le petit vélo est resté dans l'arrière-boutique, appuyé contre les sacs, avec son attache vide.

— Je l'emporte jusqu'à demain. Sans signer.

— Alors, à l'aube, elle revient, a dit Mara.

— Qu'elle revienne. Je veux savoir ce que c'est de l'avoir une nuit.

— Et s'il laisse la clochette hors de la boîte ? ai-je demandé, moi.

— Je ne l'ai jamais essayé, a dit Mara. Et je ne compte pas l'essayer à sept heures du matin.

Tony a tout rangé à l'intérieur : la clochette et la note.

Le vendredi, à l'aube, ma rue s'est remise à sonner : tilin, tilin, tilin, au-dessus des toits, sans se presser. Les trois mêmes fenêtres se sont allumées. Le même chien a aboyé. Retour n° 14.

Ce qui s'était passé avant, je ne l'ai pas vu. C'est Tony qui me l'a raconté cet après-midi-là, depuis sa caisse, en regardant par terre :

— Cette fois, il n'a pas dormi sur le paillasson. Il a dormi sur ma table de nuit. À l'aube, il s'est mis à se cogner contre la vitre, et je lui ai ouvert la fenêtre.

— Et c'est comment ? ai-je demandé. De l'avoir une nuit.

Tony a mis du temps.

— Longue, a-t-il dit.

Cet après-midi-là, j'ai dessiné les deux vélos de Tony, l'un à côté de l'autre. Sur celui d'aujourd'hui, j'ai mis la clochette, ça rend très bien. Dessous, j'ai écrit « avant » et « maintenant ».

Juliette a collé un petit papier dessus, juste sur le guidon, en couvrant ma clochette toute neuve :

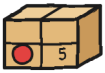
Il ne l'a pas encore mise. —J.



Il a ouvert la fenêtre à un colis. Quelle politesse. –J.

J'ai essayé de le décoller avec l'ongle, par un coin.

Elle avait raison. Ça m'énerve un peu.



CHAPITRE 5

En privé

Le vendredi après-midi, le n° 3 était sur son étagère, avec quatorze tampons.

Tony, dans sa caisse, le regardait de loin.

Juliette préparait quelque chose depuis deux jours. Je le savais parce que, depuis deux jours, elle ne me disait pas quoi.

Je m'attendais au pire. La dernière fois que Juliette avait préparé quelque chose en secret, le secret avait une nappe.

Cette fois, la première chose que j'ai vérifiée, c'est qu'il n'y avait pas de nappe. Ni table, ni pupitre, ni petite fenêtre découpée aux ciseaux : une feuille de cahier, à lignes. Juliette l'a posée sur les genoux de Tony sans un mot et a reculé jusqu'au mur, les mains dans le dos, deux pas de plus que nécessaire. Je les ai comptés.

C'était une feuille avec deux options.



Tony l'a lue deux fois ; la seconde fois, seulement la B. Moi qui m'étais penché par-dessus son épaule avec la discrétion d'un périscope, je l'ai lue trois fois, à la recherche du piège.

Tony a levé les yeux et a regardé Mara.

— Si je signe, qui le saura ?

Il l'a dit avec les oreilles au niveau 1.

— Moi. Et mon livre de registre, qui ne sort pas de ce tiroir.

Mara a ouvert le tiroir du comptoir juste assez pour qu'on voie : un gros livre, fermé par un élastique. Elle a refermé le tiroir d'un coup de hanche.

— Et ÉCLAIR ?

— Moi, je ne le dirai pas à ÉCLAIR. Un registre n'est pas un panneau.

Juliette a ouvert la bouche et l'a refermée. Derrière Mara, sur le mur, le panneau vert disait toujours RESTE 18.

Le panneau, ce sont des nombres. Les noms restent dans le tiroir. —J.

Tony s'est levé de sa caisse. La caisse a fait un bruit creux, de caisse qui reste sans personne.

— La B.

Juliette n'a pas sauté. Je l'ai vue ne pas sauter.

Elle a serré les poings jusqu'à ce que ses jointures deviennent blanches.

— Dans l'arrière-boutique, a continué Tony. Et je veux que vous soyez là. Vous deux.

— Moi aussi ? a demandé Juliette.

— Toi, c'est toi qui as le plus envie que je signe. Je préfère t'avoir devant moi.

C'est à moi qu'est revenue la tâche de descendre le n° 3 de son étagère. Je suis monté sur le tabouret bleu et je l'ai descendu à deux mains, sans respirer, comme quelqu'un qui porte une assiette de soupe pleine à ras bord. Il a sonné quand même : un petit tilin, de ceux de politesse, qui voulait dire « pardon, je passe ».

Nous sommes retournés dans l'arrière-boutique. Tony a enlevé son casque et l'a posé sur un sac, la jugulaire pendante.

J'ai posé le n° 3 sur la table. Tony a soulevé le couvercle et a ressorti la clochette et la note. Il les a mises sous l'ampoule : la clochette, dorée, couchée sur le côté, le petit marteau immobile sur son ressort ; la note, dépliée et lissée du tranchant de la main, avec la mauvaise écriture de R. qui, sous cette lumière, ressemblait à un dessin.

Il les a regardées lentement, comme quelqu'un qui compte sa monnaie.

— Avant de signer, je regarde ce que je signe, a-t-il dit, sans regarder personne.

Juliette est devenue de la couleur de son t-shirt.

Juliette lui a donné son feutre vert, capuchon mis. Elle le lui a donné par l'arrière, la pointe vers elle, comme on passe des ciseaux. Puis elle est allée dans le coin et s'est assise sur un sac, très droite, le menton haut et les coudes bizarres.

— Qu'est-ce que tu fais ? ai-je demandé.

— Je m'assieds sur mes mains. Pour ne pas aider.

C'était littéral. Elle les avait glissées sous ses cuisses, une de chaque côté, et elle serrait le sac avec. Ses lèvres bougeaient ; je crois qu'elle comptait des éléphants.

J'avais répété dans mon lit comment prévenir à temps, au cas où. Cet après-midi-là, je n'ai rien eu à dire.

J'ai fermé le carnet et je l'ai mis sous mon bras.

Ensuite, il a tout noté. –J.

Tony a enlevé le capuchon du feutre et il a signé.

Il n'a pas hésité, mais il a mis du temps. Le T, grand. Le o. Le n. Le y, avec sa queue, qu'il a tracée lentement. Quatre lettres nettes et droites.



Dans un coin est apparu un tampon que personne n'avait posé : LIVRÉ.

Sur l'étiquette, il y avait écrit « Toninou ». Sur la signature, « Tony ».

— Ça va comme ça ? a-t-il demandé à Mara. Ce n'est pas le même nom.

Mara a lu l'étiquette de haut en bas, sans la toucher.

— Celui qui reçoit signe, a-t-elle dit. Et c'est toi qui l'as reçu.



Nous sommes retournés à la boutique. Tony tenait la clochette dans une main et avait remis son casque. Moi, j'avais toujours le carnet fermé. Mara a éteint l'ampoule et est venue la dernière.

Elle a ouvert le tiroir, sorti le livre à l'élastique et noté la livraison : une date, un numéro et quatre lettres.

Juliette avait déjà le tabouret bleu à la main — le sien, celui qu'elle utilise pour atteindre le panneau — et elle était déjà en route vers le mur. Elle s'est arrêtée net. Elle l'a reposé par terre, pieds en bas, sans bruit.

— Je peux changer le panneau ? a-t-elle demandé.

Elle l'a demandé à Tony, pas à Mara.

Tony a regardé le panneau. Il a mis du temps, comme on en met pour vérifier une adresse.

— Il n'y a qu'un nombre.

— Rien qu'un.

— D'accord.

Juliette est montée sur le tabouret, a barré le 18 d'un seul trait et a écrit à côté un 17 énorme, avec le vert qui ne s'efface pas.

J'ai demandé d'abord. Pour info. –J.

Tony est sorti sur le trottoir, a appuyé son vélo contre le mur et a sorti un tournevis de son sac à dos.

— Tu vas la mettre ? ai-je demandé.

— Oui.

— Et la sonnette d'ÉCLAIR ?

— Celle-là est à ÉCLAIR. Celle-ci est à moi. Et, sans lever les yeux, il a ajouté : — Tu me tiens le vélo ?

C'est lui qui l'a mise. Moi, j'ai seulement tenu le vélo, et parce qu'il me l'a demandé. L'attache s'est refermée autour du guidon, à côté de la sonnette grise d'ÉCLAIR. Tony a serré la vis jusqu'où il lui a semblé que ça suffisait. Mara regardait depuis la porte, les bras croisés, ce qui, chez elle, est une façon d'applaudir.

Puis il a touché le petit marteau d'un doigt.

Tilin.

À cinq heures dix, ÉCLAIR est passé. Ils arrivaient en file dans la rue : Zoé devant, la tresse au vent ; Bruno derrière, la pompe sur le cadre ; et à la fin, un trou de la taille de Tony. Bruno a freiné.

— C'est quoi, ça qui sonne ?

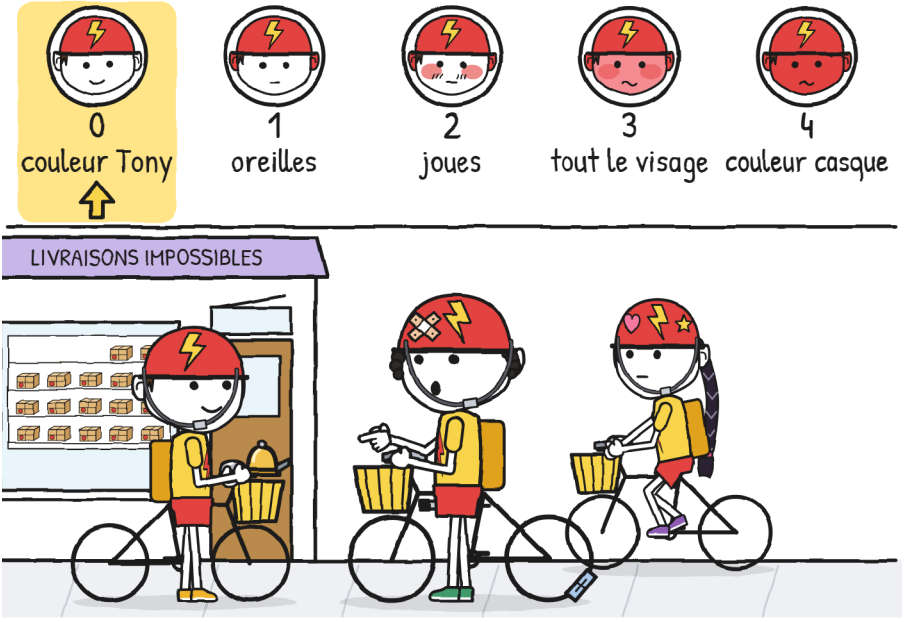
— Une clochette.

— Elle vient d'où ?

— Elle était à moi.

— De quand tu étais Toninou ?

J'ai regardé le visage de Tony. Rien. Pas même les oreilles.



— De quand on m'appelait comme ça. Maintenant, je m'appelle Tony. Et toi ?

— Cre... — Bruno s'est interrompu. — Bruno.

— Voilà, Bruno.

Bruno a levé la tête comme quelqu'un qui entend son nom dans un haut-parleur. À ÉCLAIR, ça faisait deux ans que personne ne l'appelait Bruno.

Zoé a ouvert la bouche.

Le mardi, elle lui avait barré « Bruno » et écrit « Crevaison ».

Tony a donné un coup au petit marteau. Un seul, sans regarder personne.

Tilin.

Zoé a refermé la bouche. Elle a réfléchi. Elle a mis le temps que dure un feu à l'orange.

— Ça sonne bien, a-t-elle dit. On est en retard, Tony.

Elle a dit « Tony ». Sans rien ajouter. —J.

Ils sont repartis en file, Zoé, Bruno et, le dernier, Tony, le pouce toujours près du petit marteau.



Cette nuit-là, j'ai de nouveau laissé le volet relevé.

J'ai laissé aussi les deux chaises de surveillance devant la fenêtre, la mienne et la minuscule du réveil, par tradition, et je me suis glissé dans le lit avec le réveil sous le bras. Cette nuit-là, je surveillais allongé.

— Encore en train de surveiller ? a demandé ma mère depuis le couloir.

— Aujourd'hui, je surveille qu'il ne se passe rien.

— Ça, je sais très bien le faire. Dors.

J'ai tenu jusqu'à presque minuit.

Je me suis endormie le feutre débouché. J'ai l'oreiller vert. –J.

Je me suis réveillé avant que le réveil sonne, tout le corps prêt pour un tilin.

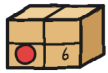
Le jour s'est levé.

Rien n'a sonné.

Ni un tilin, ni une fenêtre, ni le chien du 4.

Jamais je n'ai entendu un silence aussi beau dans ma rue.





CHAPITRE 6

Pour l'instant

Le samedi, à dix heures, j'ai dessiné l'étagère : dix-sept colis et trois places vides.

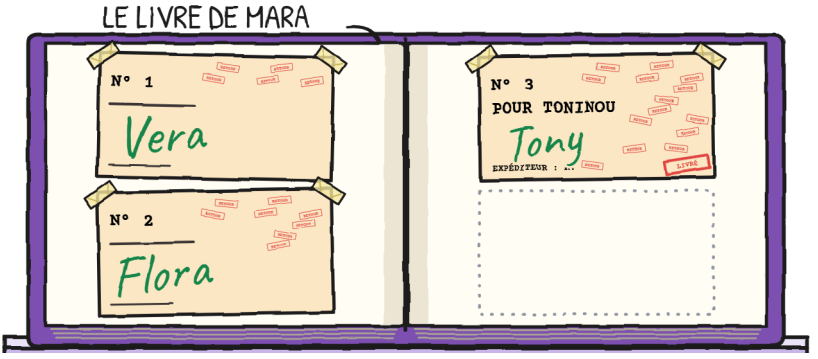
J'avais traversé la rue habillé, ce qui est déjà un progrès : le premier samedi, je l'avais fait en pyjama et en chaussons. Avant d'entrer, j'ai regardé la petite fenêtre au-dessus de la porte, celle que Mara laisse ouverte pour ceux qui reviennent. Elle était toujours ouverte. Personne n'était entré.

Les trous m'ont pris plus de temps que les colis. Dans chacun, il restait un rectangle propre, avec de la poussière autour. Je les ai dessinés sans appuyer sur le crayon.

Mara, pendant ce temps, a sorti son livre du tiroir et l'a ouvert sur le comptoir, le dos tourné à la porte. Elle a décollé l'étiquette du n° 3 et l'a collée dans son livre, avec les deux autres.

Tony, qui fait sa punition du samedi comme il livre, ponctuel et sans rien enlever, regardait depuis l'autre côté du comptoir, le casque sur la tête. Son nom, celui de la signature, allait de la

boîte au livre. Il a regardé le livre. Il a regardé la porte, fermée. Il a regardé le livre encore un peu.



Trente-sept tampons, vingt-trois et quatorze. Trois signatures en vert.

Un œuf, des graines et une clochette. Tous les trois sont arrivés en retard. Tous les trois sont arrivés.

C'est Tony qui a signé le troisième. Cette fois, je lui ai seulement passé le feutre. –J.

Tony s'est assis dans sa caisse et s'est tortillé. Cette fois, il n'a pas regardé l'étagère.

— La caisse reste « pour l'instant », a dit Mara, sans lever les yeux du livre.

— Pour l'instant, ça me va, a dit Tony.

« Pour l'instant » peut durer des années. Demande au n° 3. –J.

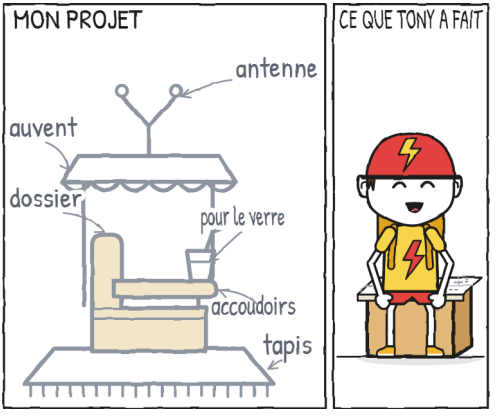
J'ai montré à Tony mon projet pour son siège. Ça m'avait pris toute la semaine.

C'était la version définitive, avec mesures et légende : la caisse de livraison transformée en trône. Elle réunissait le dossier de la nuit de l'orage ; les accoudoirs et la place pour le verre de la version 2 ; l'auvent de la 3, avec des franges, et un tapis neuf, lui aussi à franges. L'antenne m'était venue toute seule, à minuit ; je ne sais pas ce qu'elle prétendait capter, et c'est pour ça que je l'ai laissée.

Je le lui ai tendu à deux mains, comme un diplôme. Tony l'a regardé en entier, avec le même sérieux que lorsqu'il avait lu la note de R. Il n'a pas ri une seule fois. Je l'ai apprécié. Juliette l'a regardé par-dessus mon épaule avec la tête de quelqu'un qui reconnaît un parent sur une photographie.

— Tu me le donnes ? a-t-il dit.

Il l'a plié en quatre, l'a posé sur la caisse et s'est assis.



Dehors, la clochette s'était tordue sur le guidon. Nous l'avons vu en sortant prendre l'air : elle avait basculé d'un demi-tour sur le côté, comme une tête qui s'endort dans le bus.

— Je te la tiens pendant que tu serres, ai-je dit.

— Je peux le faire.

Il l'a fait. Moi, je regardais cette vis. Elle semblait avoir cent tours.

Tony a sorti le bout de sa langue. Juliette, à côté de moi, avait les mains enfoncées dans les poches de sa salopette jusqu'aux poignets ; on voyait les poings dedans. Moi, je n'ai pas de salopette : je me suis attrapé une main avec l'autre, dans le dos.

Quand Tony a donné le dernier tour, la clochette s'est retrouvée face à l'avant, droite comme un soldat.

— Voilà, a-t-il dit.

Je me suis lâché la main, ce qui est plus difficile qu'il n'y paraît.

En entrant, Juliette a sorti de sous le comptoir la feuille des autographes. Elle avait deux signatures, un trou et, depuis le matin, une rustine : la petite fenêtre était bouchée avec un morceau de papier et tant de scotch que la rustine était la partie la plus solide de la feuille.

— C'est celle du piège, a-t-elle dit à Mara, avant qu'elle pose la question. Je l'ai réparée.

Puis elle l'a posée devant Tony.

— Tu me signes un autographe ? Pour de vrai. Sans rien dessous.

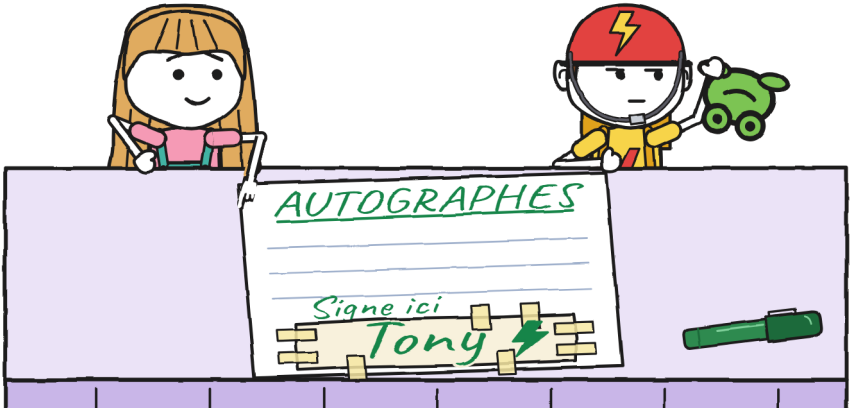
Elle l'a dit lentement, une seule fois, et elle a attendu.

Tony a regardé sous la feuille. Il a regardé sous le comptoir. Il a retourné la grenouille.

Un muscle a bougé sur le visage de Juliette quand Tony a soulevé la grenouille. Ça a été la seule objection. Elle l'a retirée toute seule.

— D'accord.

Il a signé sur la rustine : « Tony », avec un éclair accroché à la dernière lettre.



Je le mérite. –J.

À midi, Tony est parti en livraison. Je l'ai vu s'éloigner depuis la porte, la clochette bien en place. Un monsieur en béret

traversait la rue lentement, avec sa canne, au passage piéton du coin.

Tony a freiné. Il a attendu, un pied par terre. Puis il a fait sonner la clochette une seule fois, pour que le monsieur sache qu'il était là.

Tilin.

Le monsieur a levé sa canne pour saluer et a continué à son pas.

Mara s'était penchée à la porte, à côté de moi, les bras croisés.

— C'est don Antonio, a-t-elle dit. Le Toninou numéro deux de ma liste.

C'était celui de « j'aimerais bien ». Il est arrivé jusqu'à notre trottoir et s'est arrêté près du vélo de Tony, qui n'était pas parti : il était toujours là, un pied par terre et la main près du petit marteau, sans se presser.

— Cette clochette est neuve ? a demandé le monsieur.

— Elle est vieille, a dit Tony. Elle était à moi. De quand on m'appelait Toninou.

— Moi, ça fait soixante ans que personne ne m'appelle comme ça. Si tu veux, je te l'échange : toi, don Antonio ; moi, Toninou.

Tony a réfléchi. Il a regardé le béret, puis son propre guidon.

— Pour l'instant, non.

Don Antonio a hoché la tête et a touché son béret d'un doigt, comme quelqu'un qui conclut un marché et le laisse ouvert.

— Je suis là, a-t-il dit. Je traverse lentement.



Tony est revenu de sa livraison en douze minutes. Juliette les avait chronométrées. Elle a regardé sa montre, mais n'a rien dit. Tony s'est assis dans sa caisse.

J'ai sorti la fiche de R. C'était une page avec un portrait qui est un grand point d'interrogation et un R. dessous, et elle comptait six pistes. J'en ai ajouté deux :

- Piste 7. Connaissait Tony quand il avait le petit vélo.
- Piste 8. Lui a promis une clochette qui sonnerait. A mis des années.

Tony m'a demandé le stylo et a écrit dessous, de son écriture. En dehors de la liste, en majuscules de livreur, serrées, de celles qui se voient sur la feuille d'en dessous :

À RÉGLER : on me doit une explication.

— Et tu ne vas pas dire merci ? a demandé Juliette. Elle l'a demandé doucement, comme quelqu'un qui porte une tasse pleine.

— Merci et reproche. Les deux. Quand je saurai à qui.

À une heure, Vera est entrée, avec Miette dans les bras et une brindille dans les cheveux.

— Je viens demander de l'aide, a-t-elle dit. Miette sait déjà décoller. Maintenant, il lui faut un endroit sûr pour atterrir.
— Elle a fait une pause. — Hier, elle a choisi ma soupe.

Je me suis redressé sur mon tabouret dès le premier mot. Miette avait une nouille accrochée à une corne. Elle m'a regardé et a pris mon air de « c'est pas moi ».

Le tien, exactement. Avec une nouille. –J.

— Vous avez besoin de quelqu'un de rapide ? a demandé Tony depuis sa caisse.

Miette s'est penchée hors des bras de Vera et lui a reniflé le casque.

— Il me faut quelqu'un qui sache attendre, a dit Vera.

— Moi aussi, je sais. Depuis cette semaine.

Derrière lui, Juliette a levé les deux mains, comme quelqu'un qui se rend pendant un hold-up très poli.

Je sais attendre, moi aussi. C'est bon ? –J.

Quand je ne comprends pas quelque chose, je fais une liste. Cette fois, je comprenais, et la liste est sortie quand même : la dernière page de ce carnet, le tableau de la livraison.

LIVRAISON N° 3. Ce que chacun a mis de temps :

- ÉCLAIR : dix minutes.
- R. : des années.

- Tony : six jours.
- Juliette, qui écoute : onze minutes (record).

Tony s'est levé de sa caisse, a ajusté son casque et a vérifié du doigt que la clochette était toujours droite. Elle l'était.

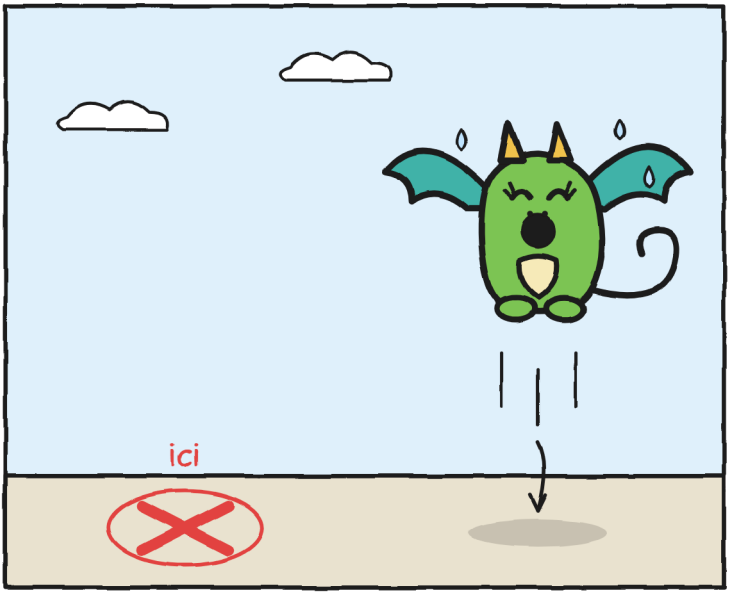
Il est parti à sa livraison. De la rue est arrivé un tilin. Et un autre.

Cette fois, c'était lui qui faisait sonner la clochette.

Moi, je sonne encore toute seule. J'y travaille. –J.

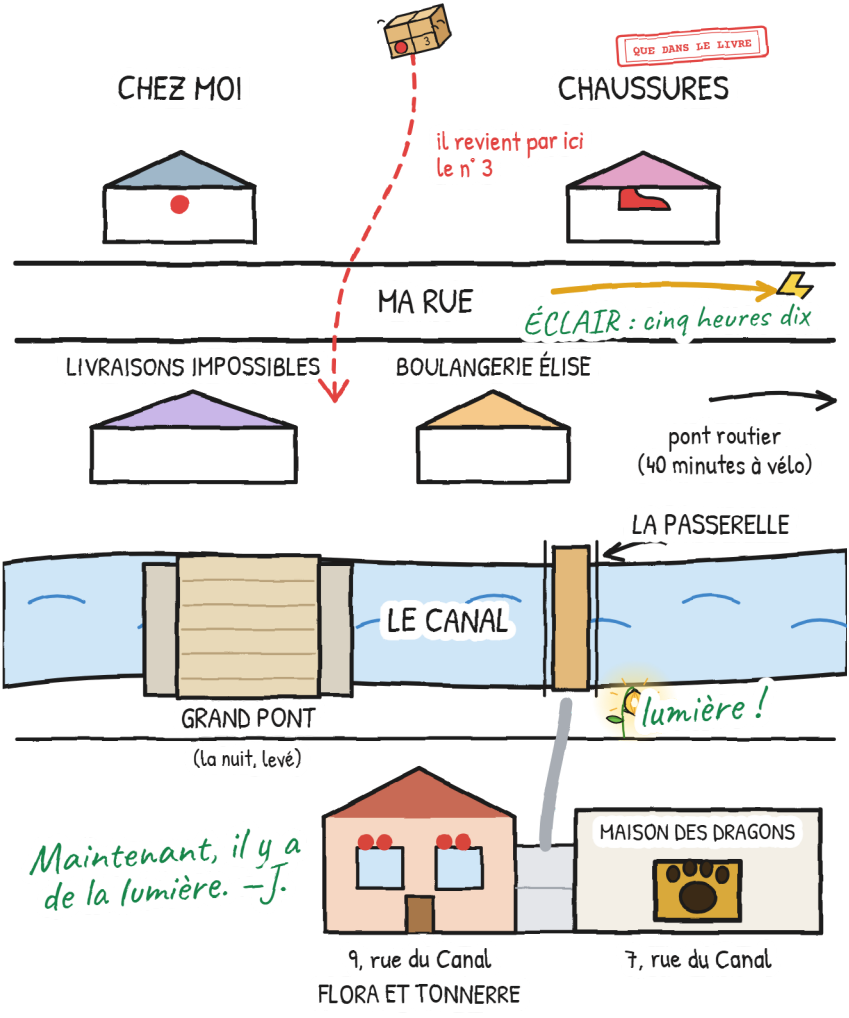
LIVRAISONS IMPOSSIBLES · 4

(bientôt)



Où atterrit un bébé dragon qui te copie ? –J.

LE QUARTIER (version 3)



ET TOI, COMMENT TU T'APPELLES ?

Tony, on l'appelait Toninou. Maintenant, c'est lui qui choisit comment il s'appelle. Et toi ?

J'aime qu'on m'appelle…

On peut aussi m'appeler…

Je préfère qu'on ne m'appelle pas…

Moi, c'est Juliette. « J. », seulement quand je signe. –J.

UNE HISTOIRE, SIX TAILLES

Ce livre existe en six tailles, de 3 à 16 ans, et en plus de 20 langues. XXS, XS, S, M et L racontent l'histoire page par page, avec les mêmes dessins et de plus en plus de nuances. La XL est le roman : la même histoire, avec de la place pour tout ce que Gus pense et ne dit pas.

Niveaux du CECRL indicatifs : XXS, pre-A1 · XS, A1 · S, A2 · M, B1 · L, B2 · XL, B2–C1.

Chacun dans sa taille. Même tilin. —J.

FAMILLES ET ENSEIGNANTS

Travaille chaque chapitre sur linguaula.com
(avec les activités de la taille L)

VÉLO POUR DE VRAI : QUE FAIRE ?

1. Toujours un casque, bien attaché. Même pour aller « juste à côté ».
2. Être vu et être entendu : lumières, vêtements clairs et sonnette. La sonnette prévient ; elle ne commande pas.
3. Les deux mains sur le guidon. Si quelque chose te distrait, arrête-toi dans un endroit sûr.
4. Le trottoir est à ceux qui marchent : là, on tient le vélo à la main. Avant de traverser, arrête-toi et regarde.

Le tampon QUE DANS LE LIVRE marque ce qui arrive dans le livre, et pas dans la rue.

AVANT DE PARTIR, VÉRIFIE TON VÉLO

